

Chapitre dix-septième

Epilogue Second

Le citadin authentique représente un spécimen d'humanité très spécial. On le reconnaît à ce qu'il flâne volontiers et se révèle un fumeur impénitent. Il muse, s'arrête aux étalages, presse tantôt le pas d'une manière inattendue et tantôt le ralentit. Il suit à la fois un spectacle multiple et ses pensées. Il est badaud, sans être le badaud. Il n'est l'habitué d'aucun café, mais il ne dédaigne point de fréquenter un estaminet ou une gargote. Il se plaît à l'air libre. Il ne déteste ni l'odeur d'essence en hiver, ni le parfum d'asphalte surchauffé en été. Il aime la ville, le trottoir, la chaussée. Au bord de la mer, il marche de guingois parce qu'il les regrette. A la campagne, il les souhaite. Il est persuadé que tout ce que l'on reproche à la cité moderne est parfaitement fondé. Avec Verhaeren, il la qualifie de «tentaculaire», de «multitudinaire», mais il l'aime. Elle trépide. Elle donne l'impression à ceux qui l'habitent de vivre sur une tôle sonore, martelée par quels pilons. Elle lui torture les nerfs. Qu'importe. C'est du travail, c'est de la vie, c'est du mouvement. Le passé se mêle au présent. Ils forment ensemble un amal-

game plein de poussière, mais aussi plein de sève, plein d'ardeur, plein d'invention.

Tu entends, petit, le rythme des habitudes qui manœuvrent comme des bielles. La ville laborieuse respire. Avant que tu sois levé, le matin, la machine fonctionne. Elle actionne, suivant les heures, suivant les saisons, des mécanismes différents. C'est une vaste usine. Les oisifs, les promeneurs font l'effet d'une poussière de comètes folles saupoudrant un système planétaire rigoureux. Les machines vrombissent. Les courroies s'entre-croisent : labeurs quotidiens. Le dimanche, on arrête un moteur sur trois. Un chômage complet causerait un désastre aussi grand que l'extinction des feux dans un haut fourneau. La nuit, on arrête un moteur sur deux. On voudrait contempler de tout près les ouvriers qui les commandent et les poulies et les transmissions et les chaînes. On voudrait voir les différentiels extraordinaires qui font que toutes ces hâtes déchaînées ne se fracassent pas contre la borne du coin. Dans quelles cavernes mystérieuses la machinerie est-elle cachée ?

Nous nous sommes attardés dans le grément, dans la voilure, dans la mâture pittoresque, beauté bizarre, hétéroclite d'une nef qui n'en est pas moins animée par des turbines, et dont la vapeur et l'électricité sont les maîtresses absolues. Il faudra, un jour, descendre dans les cales, arpenter les ponts et les entreponts du bâtiment, donner un coup d'œil aux dispositifs compliqués qui

nourrissent, éclairent l'équipage et les passagers, à l'arsenal moderne de la cité d'aujourd'hui.

C'est l'arsenal anonyme, parce qu'il se standardise, c'est-à-dire se réduit à ce commun dénominateur qui est la nécessité ? Anonyme, parce que les besoins modernes qui constituent cette nécessité sont sensiblement les mêmes sous toutes les latitudes ? C'est possible. Mais que de grandeur dans l'organisation ponctuelle qui se complique chaque jour davantage. Du travail, de la vie, du mouvement, de l'ingéniosité. Il ne faut négliger, et le citadin ne néglige ni le gazomètre, ni la centrale d'électricité, ni les usines, ni les cités-jardins, ni le stade, ni les gares, ni l'aérodrome, le Bruxelles d'aujourd'hui, le Bruxelles de demain qui, après tout, ne le cèdent en rien à leur aîné.

Découverte de Bruxelles ?

Ce n'est pas le Bruxelles d'hier seulement qu'il s'agit de découvrir et tu te rends compte, écolier mon ami, que le champ d'investigations qui s'ouvre devant toi s'élargit encore. Certes devant le modernisme qui l'envahit, la ville elle-même n'est pas la moins étonnée. Sa surprise se mêle d'orgueil. Elle est opulente. Elle est satisfaite. Elle s'étale avec complaisance sous ses atours renouvelés. Les boulevards suburbains ont ajouté quelques tours à ses colliers. Elle se rengorge, comme une bourgeoise parée. Elle sacrifierait volontiers ses vieux bijoux pour les échanger contre des bijoux d'un goût plus récent. Bruxelles prend le ton. On s'accommode, ici, des transformations qui

bouleversent les maisons et transfigurent les quartiers. Les immeubles poussent en hauteur. Leurs lignes s'agencent suivant le style cosmopolite, droites, cubes et angles, style paquebot. Les faubourgs, nouveaux venus, plus libres, plus dégagés ont admis les premières audaces architecturales. La vieille cité s'en est gaussée. Elle subit, maintenant, le choc en retour, sur un rythme précipité. D'aucuns s'en plaignent. Ils préféreraient le quartier de la Putterie, avec ses boutiques basses, à la spacieuse avenue du Cardinal Mercier. Ils supportent mal que l'on touche à la rue du Lombard et dénombrent les inconvénients de la location et de la vente par tranche de maisons faites comme des vaisseaux de guerre. Pourtant le nombre de ceux qui récriminent diminue. Leurs souvenirs demeurent. Ils tempèrent l'engouement des novateurs.

Quelle que soit la rapidité de ses métamorphoses, la capitale de la Belgique pratique le modernisme, à sa manière, sur le mode tempéré. Anvers, impatiente, adopte le gratte-ciel. Elle bondit, d'un coup, à quinze étages, en attendant mieux. Derrière le décor rénové, c'est la ville campinoise d'il y a deux siècles. Il n'y a guère de milieu. Bruxelles y met plus de mesure. Brabançonne, c'est une bonne fille, saine, sans arrière-pensée et assez méthodique. Elle achalande sa garde-robe et songe aussi à ses dessous.

On n'a point encore beaucoup écrit sur le Bruxelles d'aujourd'hui. Ceux qui ont des souvenirs écrivent des mémoires. Ils les situent dans l'avant

guerre ou durant la période d'occupation. Les autres se contentent de vivre. C'est leur façon d'aimer leur époque et les lieux où ils sont nés.

L'on pourrait s'inquiéter de regarder d'un peu plus près le Bruxelles qui vient, c'est une occupation qui comporte aussi ses contentements.

Les quartiers modernes se dépersonnalisent? Fabrication de série, comme les automobiles ou les instruments aratoires? Quelle satisfaction voulez-vous trouver dans l'alignement de ce que Le Corbusier, urbaniste français, appelle des « machines à habiter »?

Voire. On peut épiloguer sur l'avenir de la construction rationnelle, émettre des considérations savantes sur l'inopportunité du toit plat ou plateforme. On peut ratiociner encore sur l'imprévoyance des autorités urbaines. Mais il ne s'agit pas ici de polémique. Il ne s'agit point de savoir si l'on n'aurait pas pu, puisqu'on en avait l'occasion, faire de l'avenue des Nations un ensemble homogène au lieu d'une macédoine où l'on rencontre du Renaissance, tous les Louis et du XX^e siècle garanti.

On se promène, voyez-vous. On apprécie l'enseignement comme il se présente. On parcourt les degrés d'une évolution sensible partout. On monte. On descend. Malgré la fatigue, on conserve le sourire. On acquiert la conviction qu'un style nouveau s'est formé. Des erreurs persistent. On les efface, comme craie sur le tableau noir. On reconnaît qu'il y a des architectes qui ne sont que des savetiers, mais qu'il y a aussi de vrais

DÉCOUVERTE

architectes qui prennent place parmi les meilleurs d'Europe.

On en vient à identifier les essais, les réalisations que l'on a tentées depuis cent ans. On vit dans une exposition changeante.

Marius Renard a divisé ainsi l'évolution architecturale en Belgique : de 1830 à 1875, en même temps que l'on se plaît à obéir aux tendances classiques, on en revient d'une façon marquée à l'ogival. Citons Balat, Partoes, Suys, Van Overstraeten, Cluysenaar. De 1875 à 1900, se marque une tendance classique. Poelaert en sera le principal représentant. Avant 1900, un renouveau sera défendu par Van Rysselberghe et par Hankar. Le style dit « 1900 » sera intronisé par Horta, pendant que Van de Velde amorce le constructivisme naissant qui s'est affermi depuis de la manière que l'on peut identifier. Le constructivisme renouvelé sera conditionné par les techniques nouvelles, le métal et le béton, comme le style filiforme de 1900 l'était par le fer et les charpentes métalliques. Il ne fut point rapide à emporter les faveurs du public. D'aucuns se plairont à remettre en vogue les styles du XVIII^e siècle français. Ils voisinent.

Dans le constructivisme, il y aura de plus à distinguer la période de guerre, naturellement fort pauvre, et la période d'après guerre. Dans ces exercices de reconnaissance architecturale, on aligne à la Tom Tit les diapasons, on les fait retentir, on mesure les écarts, les différences. Balat : entrée du Palais Royal, côté jardin. Partoes : Hô-

DE BRUXELLES

pital Saint-Jean. Suys : la Bourse, le Jardin Botanique. Van Overstraeten : l'église Sainte-Marie. Cluysenaar : le Marché de la Madeleine. Poelaert : le Palais de Justice, la Colonne du Congrès. De Keyser : la synagogue. Beyaert : le square du Sablon. Den Kater en den Kat, au boulevard, à côté du passage du Nord. Van Rysselberghe : un hôtel rue Van Eyck, près le rond-point de l'avenue Louise. Horta : la Maison du Peuple, un hôtel rue de Turin et, pour le Horta d'après-guerre, le Palais des Beaux-Arts. Pour Van de Velde, une villa à Uccle, et en collaboration l'Institut Solvay au Parc Léopold. Puis viennent, en ordre dispersé, les modernistes dont il faudra parler lorsque l'on aura appris à prononcer, avec le respect qu'il faut, les noms de leurs devanciers.

Le travail des hommes, dans ce domaine comme dans tous les autres domaines, ne s'arrête pas. C'est leur destinée de chercher et de construire. La certitude, c'est un arrêt. Qui croit avoir découvert des certitudes cesse de penser et cesse de vivre. Un chef-d'œuvre, c'est un point à la ligne, disait Jean Cocteau. Il doit en être de même de toute vérité, aussi intangible qu'elle paraisse.

Nous sommes, vois-tu, petit, des espèces de pèlerins. Promène-toi, cela te fera des muscles. N'oublie pas que la ville est un monde, en langage savant, un microcosme. La vie moderne y bouillonne. L'esprit constructif, novateur, y agit. Contemple-le, avec attention.

Albert Guislain

Découverte de Bruxelles

PHOTOS DE WILLY KESSELS

(Assistant : Léon Stons)

Edition pour la Jeunesse



L'ÉGLANTINE
BRUXELLES
1931

TABLE

CHAPITRE PREMIER, en forme de première préface, celle des petits	9
CHAPITRE DEUXIÈME, en forme de deuxième préface,	17
CHAPITRE TROISIÈME, en forme de troisième préface, pour faire suite à la deuxième	23
CHAPITRE QUATRIÈME et dernière préface	33
CHAPITRE CINQUIÈME. — Périples. — Les boulevards.	39
CHAPITRE SIXIÈME. — Par le Steenweg	61
CHAPITRE SEPTIÈME. — La Grand'Place	81
CHAPITRE HUITIÈME. — Flâneries	9
CHAPITRE NEUVIÈME. — Nouvelles flâneries	113
CHAPITRE DIXIÈME. — <i>Via populi, vox populi</i>	125
CHAPITRE ONZIÈME ou chapitre de gueule	143
CHAPITRE DOUZIÈME. — Squares, Parcs et Jardins publics	153
CHAPITRE TREIZIÈME. — Les Musées	173
CHAPITRE QUATORZIÈME. — Les Eglises	195
CHAPITRE QUINZIÈME. — Promenades centrifuges	211
CHAPITRE SEIZIÈME. — Premier épilogue	229
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — Deuxième épilogue	245